



**HAL**  
open science

## Introduction générale: le double impensé de la Canadian Attitude

Alain Faure

► **To cite this version:**

Alain Faure. Introduction générale: le double impensé de la Canadian Attitude. La société canadienne en débats. What Holds Canada Together?, L'Harmattan, pp.7-13, 2008, Logiques politiques. halshs-00292871

**HAL Id: halshs-00292871**

**<https://shs.hal.science/halshs-00292871>**

Submitted on 20 Nov 2008

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Chapitre introductif (p. 7-13) de l'ouvrage : Faure (A), Griffiths (R), *La société canadienne en débats. What holds Canada together ?*, Paris, L'Harmattan, 2008, 220 p.

## INTRODUCTION GENERALE : LE DOUBLE

### IMPENSE DE LA CANADIAN ATTITUDE

Alain Faure

*What holds Canada together ?...* C'est le géographe Martin Vanier qui, le premier, a osé franciser cette formule pour résumer ses étonnements au terme d'un périple en voiture de Montréal à Vancouver. Lorsque le Centre d'Etudes Canadiennes de Grenoble l'a invité pour raconter son *road movie* d'Est en Ouest, il a en effet intitulé son exposé « *Qu'est-ce qui fait tenir le Canada ensemble ?* ». Bien que la formule soit quelque peu bancal sur le plan grammatical, elle s'est immédiatement imposée comme LA question de notre cycle de conférences pour aborder les transformations contemporaines de la société canadienne. Pendant trois ans, le Centre a donc accueilli à l'Institut d'Etudes Politiques de Grenoble une vingtaine d'universitaires français et canadiens pour discuter les mille et une facettes de cette redoutable interrogation. Et le présent ouvrage constitue en quelque sorte le premier résultat sur cette excursion existentielle. Nous avons rassemblé ici douze témoignages inédits qui détaillent, chacun à leur façon, les spécificités du « vivre ensemble » canadien. Alors que la diversité est souvent avancée comme le moteur de l'identité canadienne, les auteurs ont cherché ici à renverser quelque peu la perspective en s'interrogeant d'abord sur l'impensé de l'unité et de la cohésion canadiennes.

La voie ouverte paraît de prime abord assez ardue parce que le Canada est un terrain d'étude finalement fort peu investi de façon transversale. Jusque dans les réseaux universitaires internationaux qui se mobilisent sur l'observation de la société canadienne (les *études canadiennes* possèdent une vitalité académique extraordinaire), on trouve abondance de lectures spécialisées mais fort peu d'analyses qui tentent des avancées inter ou transdisciplinaires. Le Canada paraît presque victime de ses fortes empreintes culturelles et géographiques. Terre d'immigration, joyau du multiculturalisme, espace naturel exceptionnel, communauté politique singulière, il s'apparente à

un objet de recherche assurément propice aux coups de sonde mais dont la complexité décourage visiblement les regards croisés et les montées en généralité sociopolitiques.

D'où l'idée, défendue par le Centre d'Etudes Canadiennes de Grenoble, d'ouvrir une voie nouvelle pour concilier les deux options de l'étude de cas et du diagnostic général. Dans le présent ouvrage, vous ne trouverez pas un chapitre qui ne s'aventure sur la *canadian attitude* sans appuyer l'analyse sur un cas d'étude précis et sur des données détaillées. Dans la première partie, les réflexions portent sur les fondations et sur les repères que la société canadienne véhicule dans son histoire, son système fédéral, sa britannicité, ses dynamiques électorales, sa politique culturelle ou son rapport aux Amérindiens. La seconde partie reprend le même questionnement sur les controverses et les chantiers que le « modèle » favorise apparemment en termes de régulation, de nationalisme, de patrimoine, d'autonomie ou d'identité. L'ouvrage est utile parce qu'il dévoile progressivement l'équation canadienne de l'unité dans la diversité et de la diversité dans l'unité. Cette interdisciplinarité des approches est aussi précieuse parce qu'elle ne cède à aucune envolée explicative monocausale. Le Canada est un laboratoire plein de contradictions plutôt qu'un modèle vertueux, il entremêle de façon toujours expérimentale et paradoxale une extrême variété d'influences et d'objectifs. Il ne « *fait société* » que sur des articulations difficiles à cataloguer, complexes à décoder, subtiles à interpréter. Pour reprendre l'expression de Tully citée par Robert Griffiths, nous sommes ici au cœur d'une « étrange multiplicité » qui ne se résume jamais vraiment à l'une de ses facettes.

En même temps, l'entreprise intellectuelle se révèle très stimulante pour le « vivre ensemble » qu'elle détecte ou qu'elle suggère, pour l'impression donnée, au fil des chapitres, que les Canadiens ont une façon bien à eux de penser le monde et de concevoir leur rapport aux autres. C'est sans doute là que les contributions peuvent bousculer notre vision du Canada : chaque auteur donne à voir un fragment d'une formule sociétale qui se construit sur des articulations toujours improbables et pourtant bien réelles. Le Canada est décrit comme une succession de paradoxes finalement résolus, malgré les multiples embûches qui brouillent le chemin vers l'identité nationale. La société canadienne *tient ensemble* parce qu'elle parvient à réduire des contradictions redoutables, parce que ses habitants esquissent, sans tapage ni violence, des réponses subtiles sur le plan collectif.

Dans tous les pays, les défis de l'intégration sociale et de la cohésion politique se posent aujourd'hui avec une acuité croissante, notamment parce que la mondialisation et la mobilité des individus et des biens bousculent les fondations des Etats nation en termes de souveraineté et d'identité. La *canadian attitude* doit être prise au sérieux parce qu'elle véhicule discrètement un impensé collectif. Toute l'originalité de l'ouvrage est de tenter de décoder cette double énigme d'une hybridation politique assumée (entre britannicité et francitude) et d'un rapport aux autres résolument dépassionné (en interne comme vis-à-vis de l'extérieur). La communauté politique malgré l'entremêlement des empreintes et la concorde culturelle malgré l'extrême diversité des aspirations individuelles : voilà deux énigmes sociétales furieusement contemporaines !

## LE POIDS DES HYBRIDATIONS ORIGINELLES

La première énigme posée au cœur de l'ouvrage concerne donc l'hybridation entre la britannicité et la francitude, hybridation qui caractérise toute l'histoire de la société canadienne. Dans la partie « Repères & Fondations » de l'ouvrage, Jean Tourmon rappelle quelques-uns des événements historiques qui donnent au Canada ses doubles repères français et anglais, qui expliquent aussi cette habileté politique séculaire à vivre le dualisme. La double allégeance au Roi et à l'Empire a durablement instauré une ambivalence culturelle et politique dans la gestion de la cité. Décalant le regard à l'Ouest, Robert Griffiths rappelle avec amusement que la partie britannique du Canada a expérimenté le multiculturalisme avant l'heure avec les Irlandais, les Ecossais, les Gallois... L'auteur explore aussi une voie d'analyse féconde en insistant sur les raisons pour lesquelles le Canada anglophone s'est toujours senti comme le « peuple fondateur », mais en s'éloignant des références à la Grande-Bretagne. La britannicité s'est certes déclinée en lien étroit avec l'Empire et les structures de classe, mais les Canadiens ont précocement revendiqué l'avènement d'une société plus juste, une société émancipée face aux ordres trop bien établis des appartenances sociales.

Tout au long de l'ouvrage, on trouve des signes de cette double empreinte de britannicité et de francitude. André Bernard rappelle par exemple que les particularités du parlementarisme canadien sont liées à l'hétérogénéité de la population et insiste sur l'idée d'une conjonction hybride entre le Commonwealth et la francophonie, ces deux mondes pourtant tellement opposés dans leurs doctrines juridiques et philosophiques. Pierre Martin détaille les cycles de la dynamique électorale canadienne en soulignant l'obsession récurrente pour les rééquilibrages entre l'Ouest et l'Est, entre les anglophones et les francophones, entre les grandes et les petites provinces. Il observe que c'est le système totalement bipartisan de 1867 qui semble avoir durablement instauré la préoccupation des rééquilibrages. L'histoire des partis fédéraux révèle un enchaînement de ruptures et de réalignements toujours motivés par la cohabitation entre les cultures anglophone et francophone, le Premier ministre incarnant presque physiquement cette dualité. À l'étude des politiques en faveur du multiculturalisme, Sandrine Tolazzi montre quant à elle l'étonnante oscillation entre la « société distincte » du Québec en 1774 et la « société juste » de Trudeau deux siècles plus tard (1971). Le mythe de l'unité nationale ne s'est pas construit sur l'oubli des antagonismes de départ mais sur l'éternelle promesse d'une « guérison » de la fracture initiale et des tumultes entretenus par l'arrivée constante de migrants.

Dans la seconde partie (« Controverses & Chantiers »), plusieurs chapitres évoquent aussi les jeux subtils de ce dualisme et de cette guérison à jamais incomplète. Martin Vanier s'interroge sur le capitalisme « colonial, global et boréal » auquel les Canadiens semblent très attachés, fût-ce pour des raisons opposées d'un territoire à l'autre. En entrant dans l'histoire différenciée de cette pensée libérale, il constate que l'idéologie de marché a permis d'absorber le dualisme entre anglophones et francophones et de faire passer au second plan tous les motifs de conflits, qu'ils soient linguistiques, politiques ou territoriaux. La loi du marché a en quelque sorte promu une forme précoce de principe de

précaution sur tout ce qui pouvait menacer le développement économique. Les Canadiens ont toujours été obsédés par « l'extinction des feux » afin d'interdire, de façon préventive, les conflits sociaux, les déchirements territoriaux et les guerres, et de prémunir la société canadienne de débuts d'incendies dont personne ne pourrait maîtriser les conséquences...

Yolaine Cultiaux arrive à peu près au même constat quand elle analyse l'évolution institutionnelle du fédéralisme canadien. Son questionnement comparé avec le cas espagnol montre pourquoi les Canadiens ont résolument cultivé les ambivalences consensuelles et les modérations intergouvernementales. Chaque mesure du mécano fédéral génère immédiatement une contre-mesure afin de maintenir l'ensemble. Toutes les provinces se sont entendues (même le Québec) pour faire coexister les partis nationaux et les tiers partis. Les asymétries provinciales ont été le plus souvent instrumentalisées pour argumenter l'unitarisation du Canada et l'interventionnisme fédéral. Depuis deux siècles, tout se passe finalement comme si la société canadienne maintenait sa force politique grâce à l'instabilité de son « édifice-pays ». Son « identité nationale molle » exige l'unité et interdit les conflits majeurs, et tout le monde redoute en permanence les éventuels « coûts de transition » vers un autre système. Antoine Faure propose à cet égard un regard original sur l'épisode connu de la Révolution tranquille au Québec. Le « vent de modernisation » qui a porté la société québécoise jusqu'au référendum d'autodétermination vingt ans plus tard a certes catalysé l'identité québécoise sur des aspirations d'autonomie, mais il a surtout révélé une « dissolution de l'espace public » au profit d'Ottawa et de Québec. L'auteur défend ici la thèse que cette période marque une progressive uniformisation de l'information, un « adhésif culturel » qui érode la pluralité des points de vue, qui concentre les médias et en étatisé certains rouages majeurs. L'évolution des médias sur cette période est paradoxale puisqu'elle illustre, malgré l'émergence initiale de médias autonomes et l'affirmation de l'État québécois, un renforcement de l'unité canadienne sur ses bases pacificatrices. Après le constat de l'hybridation, nous voilà entraînés sur la seconde facette de l'impensé canadien : la question de l'altérité !

## UN RAPPORT REFROIDI A AUTRUI

Comment les individus d'une communauté pensent-ils leur rapport aux autres, que ce soit sur la scène internationale ou à l'intérieur de leurs frontières ? Les contributions présentées dans les deux parties nous incitent à identifier une équation singulière au sein de la société canadienne. On referme en effet l'ouvrage avec la curieuse impression que les Canadiens n'ont pas d'ennemis, mais qu'ils n'ont pas d'amis non plus... Plusieurs indices concourent à montrer que leur rapport à autrui est systématiquement distancié, que ce soit dans la proximité ou dans le conflit. Au fil des pages, cette hypothèse prend forme et consistance sur trois exemples précis : les relations entretenues avec les États-Unis, la politique fédérale volontariste en matière de diversité culturelle, et la reconnaissance des peuples autochtones.

Le rapport aux Américains (aux États-Unis pour être exact) constitue l'exemple le plus éclairant de cette subtile mise à distance de « l'autre ». Jean

Tournon nous rappelle que dès l'occupation de Québec en 1629, les colonies du Sud (futurs Etats-Unis) sont apparues comme très proches mais parfois inquiétants pour les Canayens. L'épopée de ces derniers, qui était liée à l'immigration, se nourrissait aussi de l'angoisse que le voisin américain attire trop systématiquement la main d'œuvre sur son territoire. Aussi la Guerre d'indépendance a-t-elle eu pour première conséquence de dénouer un étonnant dilemme identitaire : malgré de fortes similitudes originelles, les Canadiens ont enfin pu avancer « de bonnes raisons de se sentir différents et d'être contents de la différence ». L'auteur souligne aussi que pendant deux siècles, les Etats-Unis ont respiré la modernité et la prospérité en ignorant superbement le « petit » voisin canadien. Pour sa part, Robert Griffiths entrevoit la question du rapport aux Etats-Unis sur un point capital : la crainte que ce pays inspirait au 19<sup>ème</sup> siècle aux Canadiens anglophones a constitué un moteur constant pour que le Canada adopte le conservatisme impérial de la Grande-Bretagne et son libéralisme parlementaire. Il rappelle aussi les stigmates de cette émancipation lorsque le Canada anglophone a déclaré, sans concertation aucune, la guerre à l'Allemagne (1939) puis lorsqu'il a dénoncé publiquement l'extrême vulnérabilité du Canada face à la culture populaire américaine (cf les débats autour du rapport Massey en 1951). L'auteur constate enfin que du côté de la Grande-Bretagne, c'est lorsque cette dernière a posé sa candidature pour adhérer à la Communauté économique européenne en 1961 que le cordon impérial a définitivement été coupé... Côté francophone, l'histoire de la prise de distance du Québec vis-à-vis des Etats-Unis et de la France est trop connue pour que l'on s'y attarde ici. Pour reprendre l'expression de Christian Dufour<sup>1</sup>, le Québec s'est construit comme une « nation refroidie ». Ses leaders ont résolument pris des distances avec l'esprit révolutionnaire des Français en adhérant aux vertus du pragmatisme économique américain, et sans jamais rompre avec le Canada, par peur de « siphonner leur propre identité »...

Le volontarisme fédéral promu dans les années 70 en matière d'action culturelle constitue une autre clef de lecture du subtil rapport de distance que le Canada semble entretenir avec l'altérité. Le chapitre que Stéphane Héritier consacre aux parcs nationaux donne un premier indice sur les symboles qui structurent l'identité canadienne. Les parcs sont de grands espaces vierges et sauvages qui s'imposent comme les supports d'une certaine idée de la nation et du bien commun. Les paysages sont progressivement « culturisés » car la nature a un avantage immédiat : elle transcende les clivages, s'imposant comme la seule référence véritablement commune pour les Canadiens de souche et pour les néo-Canadiens (qui sont nombreux). Les images neutres de la feuille d'érable, du castor et des sommets immaculés propagent un sentiment d'appartenance désocialisé et sans histoire... À cet égard, la politique canadienne en faveur du multiculturalisme peut être comprise comme un second indice de la volonté politique fédérale de « refroidir » la question identitaire. Sandrine Tolazzi rappelle comment la commission royale d'enquête sur le bilinguisme et le biculturalisme a permis d'initier en 1963 une ambitieuse

<sup>1</sup> Auteur de « Le Défi français : regards croisés sur la France et le Québec », 2006, Septentrion (invité par le Centre d'Etudes Canadiennes de Grenoble pour une conférence le 19/10/2006).

programmation culturelle « au service de l'unité ». La « mosaïque verticale » de la société canadienne a été appréhendée sur le principe d'une reconnaissance des identités de groupe. La démarche fédérale insistait certes sur le caractère pluriel de la société canadienne, mais en énonçant des normes, des droits et des devoirs qui relient fermement les enjeux de reconnaissance à des objectifs d'intégration. Le chapitre rédigé par Eric Tabuteau offre ici un éclairage original sur cette dialectique étatique de la reconnaissance et de l'intégration. L'auteur revient sur les controverses apparues en 1994 à la parution de l'ouvrage *Selling Illusions* de Neil Bissoondath. Pourquoi ce dernier a-t-il dressé un bilan critique si sévère concernant la politique multiculturaliste du Canada ? Eric Tabuteau fait l'hypothèse que l'écrivain québécois originaire de Trinidad a précisément dénoncé cette froide distance que les élites canadiennes ont adopté pour appréhender la question identitaire, noyant dans un vaste corpus technique (*vertical mosaic, reasonable accommodation, deep diversity, rhizomatic politics, asymmetrical federalism...*) des dilemmes non résolus de fragmentation sociale.

Un dernier exemple enfin concerne la place occupée par les Premières nations dans l'unité canadienne. Le chapitre rédigé par Cécile Pelauzeix nous informe utilement sur les conditions de création du Nunavut à la fin des années 90, après un demi-siècle de soutien fédéral essentiellement centré sur la production d'art et d'artisanat Inuit. Sur la période récente, l'auteur repère une politique inédite qui privilégie l'ouverture à la différence et au partage des pouvoirs. On retrouve ce constat dans le chapitre d'Hélène Greven-Borde consacré plus généralement à la « question indienne » au Canada. Cette dernière propose notamment une relecture détaillée des rapports de tutelle et de réconciliation qui sont joués depuis 1983 entre les Amérindiens et les Canadiens. Et son analyse éclaire les mystères du rapport à autrui *made in Canada* sur un point crucial : la « Paix des braves » consacre le renouveau autochtone grâce à une mise à distance de deux siècles de conflits et de traités. L'autonomie gouvernementale conquise par les Amérindiens procède du constat partagé que ces derniers ne sont ni des amis ni des ennemis, mais des partenaires qui élaborent dorénavant leur propre projet de société, « dans un effort pour faire autre chose de ce que l'histoire a fait d'eux ».

#### UNE SOCIÉTÉ D'OXYMORES ?

*What holds Canada together ?...* Les douze chapitres de l'ouvrage décryptent les *path dependences* et les *storytelling* qui alimentent cette mystérieuse équation sans jamais totalement percer l'énigme, en suggérant simplement par petites touches une *canadian attitude* qui hybride les influences et qui met l'autre à distance. Pour conclure cette introduction, nous voudrions insister sur les enseignements qui pourraient aller bien au-delà du cas canadien et qui sont nourris par cette trajectoire nationale singulière. Le Canada a produit d'étonnants oxymores pour signifier son identité. « L'occupation douce » fut un premier fleuron langagier pour qualifier les rapports de domination des missionnaires vis-à-vis des autochtones. La formule entretenait subtilement l'image flatteuse d'une harmonie naturelle « aussi longtemps que coulent les rivières, que pousse l'herbe et que brille le soleil ». Vint ensuite l'adoption de la « monarchie constitutionnelle » avec la formation de quatre provinces et

l'énoncé de principes démocratiques. De cette période a longtemps subsisté l'idée que le *britishness* (cher à Raymond Queneau) reposait sur l'art de mettre en protocole les cohabitations impossibles. Le troisième oxymore est le « symbole neutre » du drapeau canadien, cette feuille d'érable adoptée en 1965 sur fond blanc et rouge pour remplacer le *Red Ensign* de la marine marchande britannique. Et que dire de la *quiet revolution* des années 50 (terme inventé, rappelons-le, par un journaliste de Toronto) ou de la « Paix des Braves » de 2002 (pour qualifier l'entente conclue entre le Gouvernement et les Cris au Québec)...

Tous ces oxymores ont pour point commun de postuler que dans une société nationale à identités multiples, la liberté et la responsabilité ne se combinent durablement qu'au prix d'un code de bonne conduite à la fois paisible et passif. Paisible au sens où l'hybridation des origines bannit les postures belliqueuses et promeut toujours l'idéologie des Etats séculiers<sup>2</sup>. Passif au sens où les « accommodements raisonnables » ne sont pas là pour codifier les relations mais seulement pour favoriser une issue aux conflits les plus inextricables. Le Canada est un « concert discordant » de territoires, d'identités et de groupes qui *tient ensemble* grâce à cette sagesse collective.

<sup>2</sup> Cf le plaidoyer célèbre de Thomas King (« *Green grass, running water* », Goose Lane Editions, 1993) ou plus près de nous l'appel courageux de l'écrivaine Irshad Manji pour être « Musulmane mais libre » (Grasset, 2007)...

## LA SOCIÉTÉ CANADIENNE EN DEBATS

### WHAT HOLDS CANADA TOGETHER ?...

*What holds Canada together ?...* Quatorze universitaires s'engagent dans cette excursion existentielle en détaillant les spécificités du « vivre ensemble » canadien. Quels sont les fondations historiques et les repères politiques de la société canadienne ? Quels sont les chantiers et les controverses que le « modèle » défriche en matière d'autonomie et d'identité ? Au fil des pages, les auteurs tentent de répondre à ces questions en détaillant les contradictions redoutables de la société canadienne et en analysant l'agencement incertain d'une extrême variété d'influences et d'objectifs. Le Canada *tient ensemble* malgré tout... L'ouvrage fait l'hypothèse que ses habitants parviennent à inventer, discrètement, les règles d'une *canadian attitude* combinant l'hybridation politique et un rapport aux autres résolument dépassionné.

*Ont participé à cet ouvrage : André Bernard, Yolaine Cultiaux, Alain Faure, Antoine Faure, Hélène Greven-Borde, Robert Griffiths, Stéphane Héritier, Pierre Martin, Cécile Peladeux, Eric Tabuteau, Sandrine Tolazzi, Jean Tournon, Martin Vanier et Helena Varecy.*



**Alain Faure** est chercheur en science politique au CNRS (PACTE, Institut d'Etudes Politiques de Grenoble) et directeur du Centre d'Etudes Canadiennes de Grenoble depuis 2002.

**Robert Griffiths** est diplômé de l'Université d'Oxford en Histoire et Langues Modernes et docteur de l'Université de Colombie Britannique. Il est Professeur émérite de l'Université de Savoie.